

Grenoble, le 30 juillet 2008

Cher Michel Onfray,

J'ai écouté avec grand intérêt votre brillante conférence sur Démocrite à France Culture il y a quelques jours. Je n'avais jamais rien lu de vous mais j'ai été impressionné par votre vaste érudition et l'habileté avec laquelle vos idées sont présentées et défendues. En revanche, étant moi-même à la fois athée et idéaliste convaincu, il me semble que je ne peux adhérer à votre thèse et j'aimerais vous dire pourquoi, évidemment pas à la manière du brillant philosophe que vous êtes et ne suis pas mais plutôt comme amateur ayant une petite culture scientifique et ayant essayé de réfléchir à ces questions.

Ma thèse est simple et peut se résumer ainsi : l'idéalisme, en fondant la science moderne a plus sûrement contribué à l'émergence de l'athéisme contemporain que tous les discours sceptiques et épicuriens.

Nous convergions donc sur un point, c'est la science qui délivre l'humanité de l'ignorance, la peur, la superstition, la religion. Mais quelle science ? Pas à mon avis, la science encyclopédique qui accumule les connaissances en vrac. L'archétype de cette science là est représenté par Aristote et l'aristotélisme a constitué la pensée de la fin du Moyen-Age qui n'a pas survécu à l'explosion de la Renaissance fondée sur la redécouverte de Platon à la cour des Medicis. Il y aurait beaucoup à dire sur la Renaissance qui a vu un changement radical de la vision du monde, esthétique (pensez comme l'art gothique a disparu si vite) philosophique et scientifique (la scolastique aristotélicienne a survécu dans les universités mais comme objet de moquerie, Panurge et les Sorbonnards, Diafoirus et les thèses anti-circulatoires, et les pouvoirs n'ont cessé de multiplier les institutions parallèles, Collège de France, Académie des Sciences, grandes écoles, pour pallier la déficience de l'institution universitaire qui ne retrouvera du lustre qu'à la fin du XVIIème en Angleterre avec la chaire de Newton à Cambridge et au début XIXème en France).

Non, la science qui délivre, c'est la science qui cherche et trouve des principes, les lois de la nature, suivant en cela les intuitions des grands idéalistes grecs, Thalès, Pythagore (les nombres), Platon (la géométrie) (voir le Timée). En postulant l'existence de lois de la nature et en comprenant que ces lois devaient être fondées sur les mathématiques, qu'elles devaient être simples et belles (harmonieuses), ils ont ouvert la voie aux découvertes des XVI et XVIIème siècles.

Que font donc Kepler et Galilée sinon suivre le programme de Platon en découvrant que le livre de la nature est écrit en langue mathématique. Puis Descartes trouve les instruments de la description de l'espace et, enfin, Newton trouve les lois du mouvement.

Ici, on peut faire une incidente sur deux autres grandes figures de l'idéalisme, Parménide et son disciple Zénon, et comprendre en quoi leur pensée est essentielle dans cette perspective et en quoi les idées de leurs opposants (Héraclite, Démocrite, la physique épicurienne, comme la physique bouddhiste d'ailleurs à laquelle elle s'apparente, cf. « *Sources of Indian Tradition*, Ainslee Embree, Columbia University Press »...) étaient incapables d'y apporter la moindre contribution. On a beaucoup glosé sur les paradoxes de Zénon, leur absurdité et l'aveuglement qu'ils semblaient traduire chez leur auteur. Mais Zénon était-il stupide au point de nier le mouvement ? Je ne crois pas, ce qu'il indiquait, c'est la difficulté de penser le mouvement, c'est-à-dire ce qui change tout le temps. Ce que disent Parménide et Zénon c'est que l'essence du monde pour être pensée est et doit être permanente, immobile, invariante, sans quoi il n'y a pas de connaissance possible. Si on ne se baigne jamais dans la même rivière, la seule chose que l'on peut connaître c'est qu'on ne peut rien connaître et il est donc inutile de chercher. Pauvre connaissance et pauvre pensée que celle-ci.

Or ce que trouve Newton, ce sont les lois du mouvement, c'est-à-dire précisément ce qui est invariant, immobile, constant dans le phénomène de mouvement et qui permet donc de le penser et de le connaître. (De la même façon que les Grecs avaient réussi à penser l'infini en termes finis,

Newton pense le mouvement de façon immobile.)

Maintenant, en quoi Newton est déterminant dans la montée de l'athéisme ? Cela est parfaitement décrit dans « *Mathematics: The Loss of Certainty*, Morris Kline, Oxford University Press » : Les lois de la nature découvertes par Newton sont si belles, si parfaites (mais l'aspiration platonicienne à l'unité est telle qu'Einstein n'aura de cesse de fondre les deux lois de Newton en une seule, ce qu'il parviendra à réaliser grâce à la relativité générale) que, même si elles sont l'œuvre de Dieu, il devient évident petit à petit que Dieu lui-même ne peut les violer. Ainsi, adieu miracles, Dieu ne peut pas plus ouvrir les flots de la mer Rouge qu'il ne peut faire renaître les corps au jugement dernier, et donc les Ecritures elles-mêmes deviennent suspectes et leur origine divine sujette à caution. Dieu, s'il existe, se trouve chassé du ciel qui restait sa dernière demeure et qui n'est plus que le lieu de la mécanique céleste fondée par Isaac Newton. Et de ce fait, réduit à l'impuissance par la perfection même de sa création, son existence n'est plus que l'objet d'une conjecture sans plus d'importance.

Il me semble être parvenu à la fin de ce que je voulais démontrer. Il y aurait encore beaucoup d'autres choses à dire mais je ne veux pas vous lasser et abuser de votre précieux temps par des arguties d'amateur. Mais deux aspects encore me tiennent à cœur :

- La place de Descartes pour qui j'ai une grande admiration : vous dites qu'il croit en Dieu ce dont je ne doute pas, pas plus d'ailleurs que pour Newton, Pascal, Spinoza (malgré son bannissement de sa communauté religieuse), et tant d'autres qui sont à la source de l'athéisme (Malebranche, Leibniz...). Mais la rupture qu'il opère avec la tradition religieuse (judéo-chrétienne) et scientifique (aristotélicienne) est proprement stupéfiante. Il est l'inventeur du « doute créateur » qui est à la base de notre pensée moderne. Pour connaître, il faut commencer par douter. La vérité n'est pas dans la révélation divine ni chez Aristote mais dans le doute. N'est-ce pas une rupture complète avec le Moyen-Age et n'était-il pas plus prudent de se faire éditer aux Pays-Bas, tout croyant que l'on fût ? La portée de ce doute créateur me semble sans aucune mesure avec celle du doute des sceptiques ou des cyniques qui lui ne crée rien du tout et se fond dans un ricanement stérile et dérisoire.

- La place de Platon dans la pensée moderne sur laquelle il faut encore et toujours revenir : j'ai insisté sur l'importance des mathématiques dans cette histoire. Or vous savez certainement qu'avec les paradoxes de Russell, les mathématiques ont connu une grave crise de fondements au début du XXème siècle et trois écoles de pensée se sont faites jour, les formalistes (Hilbert), les intuitionnistes (Brouwer) et les platoniciens (la plupart des autres). La crise n'est pas résolue et ne le sera peut-être jamais (depuis les théorèmes de Gödel) mais il est remarquable de constater que plus de deux millénaires plus tard, l'héritage de Platon est revendiqué par un si grand nombre de bons esprits. Les témoignages abondent, ils sont en général fondés sur la déraisonnable et merveilleuse adéquation des mathématiques aux lois du monde. Mais il y a encore mieux, sous la plume d'un des plus grands mathématiciens du XXème siècle, Alain Connes. Dans son petit livre de dialogue avec Jean-Pierre Changeux « *Matière à pensée*, Odile Jacob » il explique de façon stupéfiante que, pour lui, si les idées mathématiques préexistent et si le mathématicien ne fait que les découvrir, ce n'est pas à cause de leur merveilleuse adéquation au monde de la physique, mais simplement à cause de leur beauté et cohérence interne. Ainsi, dans le monde des idées platoniciennes, le beau, le simple et le vrai ont partie liée. Il faut, je vous assure, le lire pour le croire.

Voilà, cette fois-ci, j'en ai terminé, je vous soumetts ce recueil de banalités d'amateur sans trop oser espérer de réponse, mais sait-on jamais ?

Bien à vous,

Paul Caspi

<http://www-verimag.imag.fr/~caspi/>